

Spencer, Catherine. *La Tragédie du Prince - Étude sur le personnage médiateur dans les tragédies de Racine*. (Paris, Seattle, and Tuebingen: Biblio 17 [32], 1987). 587 pp.

Dans un langage qui a ses bizarreries et ses négligences, cette étude propose un itinéraire racinien aux étapes souvent captivantes, mais tortueux et sans destination particulière. On y découvre avec beaucoup d'intérêt, au fil d'analyses qui savent se faire pénétrantes et originales, la voracité d'Atalide, les dérobades d'Acomat, la symbolique dont se charge l'étrange suicide d'Oenone ou les stridences de l'affrontement, dans *Athalie*, entre le temporel et le spirituel.

L'enquête ne vise qu'un objet, la «procuration», mais qui a du mal à se constituer en domaine, car il est pris dans une acception si large et si flexible qu'il englobe presque la totalité des situations et du personnel raciniens. L'auteur y voit une «fonction» à étudier «tant dans l'organisation dramatique que dans la réflexion tragique» (7), et ce ne sont pas nécessairement les mêmes personnages ni les mêmes conflits qui retiennent, sur les deux plans, son attention. Ne serait-ce que faute d'une armature conceptuelle à la mesure d'une telle diversité, l'ensemble nous paraît demeurer hétéroclite.

La liberté que l'auteur revendique, de faire abstraction de la chronologie de la création racinienne, n'est certes pas pour remédier à ce manque de rigueur. Comme il ne parvient pas à se passer lui-même si facilement de la dimension qu'il refuse à l'oeuvre, le discours critique s'émaille d'ahurissants anachronismes: «Amurat (ouvre) la voie à Néron» (105), Narcisse procède «à l'exemple...d'Atalide» (112) et «Taxile mènera à son terme la démarche qui ne fait que s'ébaucher chez Oreste» (221).

En même temps que d'incontestables qualités, on retrouve plus ou moins les défauts de l'ensemble dans les deux parties qui le composent. La première distingue parmi les personnages raciniens une espèce à part, et qu'il était grand temps, en effet, d'examiner en tant que telle: les "médiateurs." Ils se divisent en deux classes, chacune faisant l'objet d'un chapitre: «les traîtres» et «les mal aimés». Ainsi s'amorce une typologie dont l'intérêt est évident, mais dont on regrettera d'autant plus les imprécisions.

Du côté des «traîtres» figure la descendance de Créon--Acomat, Atalide, Narcisse et Eriphile--race cachottière et intrigante dont l'auteur identifie soigneusement les constantes et les variations. Les choses se compliquent du côté des «mal aimés», où l'on reste perplexe de voir une Oenone ou un Hippolyte voisiner avec Oreste ou avec, de nouveau, Eriphile. Table des matières aidant, qui fournit des sous-titres absents du texte même, on finit par comprendre que la classe des mal aimés, le terme étant pris dans un sens général jusqu'à l'impropriété, recouvre trois sous-classes: «les boucs émissaires,» «les mal aimés» derechef, mais dans un sens extrêmement restreint cette fois, et «les héritiers.» Il reste à savoir ce que ces catégories ont réellement en commun, et ce qu'il faut penser des personnages qui relèvent du plus d'une d'entre elles.

Une deuxième partie promet de s'attacher aux «substituts du pouvoir, délégués revêtus d'une autorité temporaire dont le souverain a consenti le prêt» (10) en vertu d'un «contrat» qui fait justement l'objet d'un premier chapitre. Etéocle, Polynice, Néron, Roxane et Amurat même y figurent, en tant que promus à une souveraineté «illusoire et sans contenu» (383) par des instances supérieures qui ne cherchent qu'à mieux se les asservir. L'analyse suit de près les métamorphoses de ce marché de dupes à travers *La Thébàide*, *Britannicus* et *Bajazet*.

Contrat ou non, tous les potentats raciniens auraient besoin, selon la thèse du chapitre suivant, de «fonder une neuve souveraineté (sic) avec l'accord d'un regard où ils cherchent à se fiare reconnaître» (482). Accord généralement refusé, et rarement consenti de justesse, par un «élu», au «pouvoir qui l'implore» (479). Pour séduisant qu'il soit, ce schéma ne s'applique pas avec un égal bonheur à toutes les tragédies de Racine. S'il enrichit de précieuses nuances la lecture de *Phèdre*, par exemple, il semble manquer de pertinence dans le cas d'*Alexandre* et de *Bajazet*, où tout simplement d'utilité, dans le cas d'*Andromaque* et de *Britannicus*, où il ne parvient pas à rajeunir le déjà vu. On peut regretter, en outre, que l'auteur n'ait pas cherché à éclaircir les rapports entre la reconnaissance politique et morale, qui seule retient son attention, et la reconnaissance amoureuse, avec laquelle elle tend si volontiers à se confondre.

Un dernier chapitre, incorporé tant bien que mal dans la deuxième partie, examine à la lumière des analyses précédentes les tragédies sacrées de Racine, exclues jusque-là, pour des raisons plutôt obscures, du champ d'investigation.

Signalons, pour finir, la bibliographie curieusement parcimonieuse qu'invoque cette étude: une trentaine d'«ouvrages consultés», dont seulement deux articles publiés dans des revues. C'est un hommage plutôt tiède aux efforts exégétiques des dernières décennies, dont l'auteur paraît pourtant bénéficier autant que tous les bons spécialistes en la matière.

Antoine Soare